que le Prophète regardait comme douées de la perfection.

Voici la liste des califes fatimites : Obeidallah (909-933); Caïem (933-946); Mansour (946-953); Moez (953-978); Aziz (978-996); Hakem (996-1021); Dhaler (1021-1037); Mostanser (1037-1094); Mostali (1094-1101); Amer (1101-1129); Hafed (1129-1149); Dhafer (1149-1154); Faiez (1154-1160); Adhed (1160-1171).

FATIO DE DUILLER (Nicolas), savant géomètre, né à Bâle en 1664, mort en Angleterre, dans le comté de Worcester, en 1753. Après quelques années de séjour en France et en Hollande, Fatio alla se fixer en Angleterre. Dès son enfance, il avait montré une vocation très-décidée pour les sciences. Il n'avait pas encore dix-huit ans qu'il soumettait au fameux Cassini une théorie de la terre et une hypothèse pour expliquer la forme de l'anneau de Saturne. A vingt-quatre ans, il était membre de la Société royale de Londres, et nul doute que l'Académie française ne lui eût ouvert ses portes beaucoup plus tôt, s'il avait consenti à abjurer le protestantisme ; mais Colbert, l'abbé Nicaise et l'abbé Catelan ne purent venir à bout de sa fermeté. Fatio était excellent mathématicien, et il avait au plus haut degré le don des découvertes et des inventions. En même temps qu'il étudiait la question de la dilatation et du resserrement de la prunelle, de la lumière zodiacale, il exécutait des travaux importants, après une correspondance suivie entre Newton et Leibnitz, dans laquelle ces deux savants se communiquaient l'un à l'autre le résultat de leurs recherches mathématiques; Leibnitz, méconnaissant la part que la méthode des *fluxions* donnait à Newton dans la découverte du calcul différentiel, s'en attribuait exclusivement l'honneur, et dressait une liste de savants destinés à donner la solution de problèmes difficiles qu'il leur proposait. Oublié dans cette liste, Fatio fut piqué au vif, et, mettant le philosophe allemand au second rang, proclama Newton l'inventeur du calcul différentiel. Ce fut alors que le patriotisme se mêlant à la question, on fit d'une simple querelle scientifique une affaire de nationalité. Les folliculaires allemands déclarèrent la guerre aux Anglais et surtout à Newton, qu'ils traitèrent d'une façon révoltante. Celui-ci, d'abord indifférent à cette bataille à coups de plumes, se vit enfin obligé d'intervenir. La fureur des partis se calma peu à peu, et, grâce aux lumières que la discussion répandit sur la cause, on rendit bientôt à chacun la part de gloire qui lui revenait. Quant à Fatio, il avait atteint son but, celui d'occuper un moment de sa personne et de son nom l'attention du monde savant. Jusque-là, son esprit s'était renfermé dans l'étude des mathématiques et de l'astronomie; mais tout à coup il changea de direction. Soit folie, soit tout autre motif, Fatio prit parti pour les camisards ou fanatiques des Cévennes, réfugiés à Londres, et devint leur plus zélé défenseur. Bien plus, il se posa en thaumaturge et en prophète, et se fit fort de ressusciter un mort, ce qui le couvrit de ridicule devant tous les hommes sensés. La critique spirituelle de Shaftesbury porta le coup fatal à ces illuminés, et la police agit ensuite énergiquement contre eux. Fatio fut arrêté et condamné au pilori avec deux autres fanatiques. On les exposa deux jours de suite, pendant une heure, sur un échafaud avec un écriteau attaché au chapeau.

Une fois libre, Fatio se mit à prêcher ses idées dans le monde, en commençant par l'Asie. Mais ses premières tentatives de réforme religieuse le dégoûtèrent bientôt, et il revint en Angleterre, où il mourut très-vieux. Nous ne devons pas oublier, quand nous jugeons Fatio, qu'il n'y eut pas seulement en lui un enthousiaste, un illuminé, mais qu'il y eut aussi un savant positif, chercheur, plein de sagacité. Des articles d'astronomie mathématique répandus dans les recueils scientifiques de l'Angleterre, des écrits sur la mécanique, sur la chimie et l'agriculture, de nombreux ouvrages restés inédits, témoignent de l'étendue et de la profondeur de ses connaissances.

FATIOA s. m. (fa-ti-o-a — de *Fatio*, artiste français). Bot. Genre d'arbres, de la famille des lythrariées et de la tribu des lagerstrémiées, dont l'espèce type croît au Népaul.

FATOU (Nicolas), dominicain et écrivain mystique français, né à Arras en 1644, mort à Saint-Omer en 1694. On a de lui : le *Paradis du saint Rosaire de l'auguste Vierge, mère de Dieu* (Saint-Omer, 1692, in-12) et *Discours sur les prodiges du saint Cierge d'Arras* (1696, in-8°).

FATOUA s. m. (fa-tou-a). Bot. Genre d'arbres, de la famille des morées, voisin des mûriers, et comprenant quatre espèces, dont une, qui sert de type, croît au Japon.

FATOUVILLE (Nolant de), magistrat et auteur dramatique français du XVIIe siècle, conseiller au parlement de Rouen. Il a donné au théâtre Italien (de 1682 à 1692) les comédies ou les farces suivantes, en trois actes : *Arlequin Mercure galant*; la *Matrone d'Ephèse*; *Arlequin Grapignan* ou *Arlequin procureur*; *Arlequin lingère du palais*; *Arlequin Prothée* (où il y a une parodie de *Bérénice*); *Arlequin empereur dans la lune*; *Arlequin Jason* ou la *Toison d'or conquise*; *Arlequin chevalier du soleil*; *Isabelle médecin*; le *Banqueroutier*; la *Fille savante*; *Colombine avocat pour et contre*; la *Précaution inutile*; le *Marchand dupé*; *Colombine femme vengée*.

Fatouville n'a point attaché son nom à ces ouvrages légers, probablement à cause de la position qu'il occupait dans la magistrature. *Arlequin Grapignan* ou *Arlequin procureur* (1684, in-12) eut un franc succès. Le grave Bayle en fit mention dans ses *Nouvelles de la république des lettres* (avril 1684, art. 7, ou *Œuvres diverses*, t. Ier, p. 39).

FATOUVILLE-GRESTAIN, village et commune de France (Eure), cant. de Beuzeville, arrond. et à 16 kilom. de Pont-Audemer, sur la Vilaine et la Jobles; 671 hab. Cette commune tiraît jadis une certaine importance de l'abbaye de Grestain, fondée en 1040 par Herlouin de Couteville, qui épousa Arlette, mère de Guillaume le Conquérant. L'enceinte du monastère subsiste encore en partie.

FATRAS s. m. (fa-tra — D'après Ménage, approuvé par Diez, *fatras* est pour *fartas*, d'un latin fictif *fartaceus*, de *fartus*, participe de *farcire*, farcir. Mais, fait observer M. Littré, cette hypothèse n'étant pas appuyée par des formes des vieux auteurs, reste douteuse. Le plus simple et le meilleur moyen de trouver l'origine de ce mot est sans doute de le rapporter, avec Delâtre, à l'accusatif latin *farraginem*, de *farrago*, mélange de plusieurs grains, compilation, dérivé de *far*, blé, exactement le sanscrit *bhara*, grain, nourriture, de la racine *bhar*, porter, produire. En effet, dans le *Pantagruel*, Rabelais écrit *farats*, ce qui s'accorderait assez avec cette explication). Amas confus de choses sans importance : *Un* FATRAS *de paperasses. Le roi Alphonse disait, à propos du* FATRAS *des cercles qu'avait imaginés l'astronomie ancienne, que s'il avait été au conseil de Dieu quand il fit le monde, il lui aurait donné de bons conseils.* (D'Alemb.)

Sans tant de contredits et d'interlocutoires,
Et de *fatras* et de grimoires,
Travaillons....

La Fontaine.

— Réunion de phrases, de pensées, d'idées obscures et incohérentes : *Les observations de Ménage sur la langue française sont pleines de* FATRAS. (P. Bouhours.)

FATRASIE s. f. (fa-tra-zi — rad. *fatras*). Litt. Nom donné à divers genres de poésies aujourd'hui abandonnés.

— **Encycl.** V. farci.

FATRÉE s. f. (fa-tré). Bot. Syn. de terminalie, genre d'arbres.

FATSAH, petite ville maritime de la Turquie d'Asie, sur la mer Noire, à 90 kilom. S.-E. de Samsoun, avec un petit port à l'embouchure de la rivière de son nom; 3,700 hab. Commerce avec la Crimée; belles forêts aux environs sur les côtes. Vieux palais et vaste kan. Cette ville, bien déchue de son ancienne splendeur, occupe, dit-on, l'emplacement de l'antique *Palæomonium*.

FATSIZIO, île du Japon, dépendant de la province d'Yzon, dans l'île de Niphon, par 33° 6' de lat. N. et 142° 1' de long. E. Elle a 33 kilom. de long, sur 12 kilom. de large, et renferme une ville de même nom. Ses côtes sont escarpées et presque inaccessibles; le sol, excessivement fertile, est bien cultivé. Elle sert de lieu d'exil pour les criminels d'un rang élevé, qui y sont employés à fabriquer des étoffes de soie pour la cour du taïcoun.

FATTECONDA, ville de l'Afrique occidentale, dans la Sénégambie, capitale du royaume de Bondou, sur la rive droite du Falémé et à 44 kilom. S.-E. de Galam, à 550 kilom. S.-E. de Saint-Louis.

FATTORE (it.), peintre italien. V. Permi.

FATUITÉ s. f. (fa-tu-i-té — rad. *fat*). Caractère ou acte de fat; suffisance, trop bonne opinion de soi-même : *La* FATUITÉ *dédommage du défaut de cœur.* (Vauven.) *La* FATUITÉ *de la philosophie et du style a remplacé la* FATUITÉ *de la petite maison et des bonnes fortunes; j'aime encore mieux celle-là que celle-ci.* (Didier.) *La* FATUITÉ *est une sorte d'aliénation mentale, aussi digne de notre mépris que de notre pitié.* (Alibert.)

Quand la *fatuité* vient lui tourner la tête,
Le mari le plus fin est toujours le plus bête.

C. Bonjour.

Mais la *fatuité* de l'homme est si tétue,
Qu'il lui faut vingt échecs pour se croire battue.

E. Augier.

— **Encycl.** V. fat.

FAU s. m. (fô — lat. *fagus*, même sens). Bot. Nom vulgaire du hêtre.

FAU (Jean-Nicolas), en latin **Fagius**, poète latin et religieux minime, né à Besançon, mort en 1655. Il fut provincial de son ordre en Allemagne, en Espagne et en Italie. On a de lui plusieurs ouvrages ascétiques en vers latins : *Speculum vigilantium*, *memoria dormientium* (1640); *Maria liberatrix* (1644), etc.

FAUBERT s. m. (fô-bèr — du hollandais *zwabber*, suédois *wabert*, anglais *wab*; de l'anglo-saxon *webban*, nettoyer). Mar. Faisceau de fils de caret liés ensemble à une de leurs extrémités, dont on se sert pour éponger le pont après le lavage.

FAUBERTER v. a. ou tr. (fô-bèr-té — rad. *faubert*). Mar. Nettoyer ou éponger au moyen du faubert : FAUBERTER *le pont.* ‖ On dit aussi FAUBERDER.

FAUBERTEUR s. m. (fô-bèr-teur — rad. *fauberter*). Mar. Balayeur, homme employé à fauberter. ‖ On dit aussi FAUBERDEUR.

Faublas (Amours du chevalier de), roman célèbre, par Louvet de Couvray. La première édition de ce roman fut publiée sous les titres suivants : *Une année de la vie du chevalier de Faublas* (1787, 5 parties); *Six semaines de la vie du chevalier de Faublas* (1788, 8 parties); *Fin des amours du chevalier de Faublas* (1790, 6 parties), en tout, 19 parties in-12 sous le titre de : *Mme de Lignolles*. Mme Guénard a donné une suite à cet ouvrage, suite qui est loin de valoir le livre de Louvet, sous le pseudonyme de *de Faverolles*.

« Ce roman, dit M. Jules Janin, est un de ces livres ingénieux que les moralistes blâment d'autant plus sévèrement qu'exempts d'obscénités et lus dès lors par un grand nombre de personnes, ils altèrent essentiellement la rectitude des principes moraux, en favorisant cette mollesse frivole dont on se préserve difficilement au milieu d'une civilisation avancée. Qu'on se figure, en effet, une interminable histoire du vice sans voile et sans robe nuptiale, une histoire d'alcôves et de boudoirs où passent les grands seigneurs et les bourgeois, les soubrettes et les duchesses, les magistrats et les mousquetaires. La scène se passe au XVIII siècle, dont le roman de *Faublas* résume, non pas l'esprit, non pas la philosophie, non pas la pensée intelligente, mais bien la frivolité, le scandale, la débauche, la nudité, l'oubli de tous les devoirs et la sensualité brutale. A ce titre, et comme témoignage irrécusable, complet, incroyable d'une horrible décadence, ce livre mérite d'être lu par les personnes d'un âge mûr. »

Il le mérite encore à d'autres titres; car il révèle à chez l'auteur un véritable talent, et cette histoire ne nous semble pas du tout si interminable que vient bien le dire le célèbre critique, qui, d'ailleurs, avoue lui-même que Louvet, « en choisissant son théâtre dans le grand monde, et en jetant sur la scène des grâces exquises, a maintenu les lois du grand principe qui régit les arts d'imitation, et que, s'il a peint dans un mauvais genre, dans ce genre il a su choisir, et par des teintes toujours suaves, se faire pardonner la témérité du sujet. » *Faublas* est, en effet, le type de la légèreté amusante, de l'immoralité de bon ton, recouverte d'un délicieux vernis; c'est le vice paré de toutes les grâces de l'esprit.

De nos jours, où il cherche plutôt à se cacher sous le manteau de la vertu, un tel livre révolterait; à l'époque où il parut, il sembla presque décent. Enfant du siècle, il devint le livre du jour et obtint un succès immense; c'est qu'il était l'écho d'une société qui s'en allait, et que le romancier, s'arrêtant sur les débris du vieux vice français, avait cherché à reconstituer ce monde par la pensée, et rappelait à chacun les souvenirs de sa jeunesse. Il avait tracé le tableau sous l'inspiration de ces voluptés riantes, de ces plaisirs légers et frivoles, de cette ivresse du cœur et des sens au milieu de laquelle il avait vu le jour, et il devait naturellement plaire à des lecteurs habitués aux raffinements d'une imagination voluptueuse. « *Faublas*, dit M. Phi. Chasles, fut l'*Astrée* de la volupté libertine, et, sous cet idéal de la débauche aimable, on reconnaît une invention heureuse, des ressorts déliés, adroits et bien agencés. On est étonné de la multitude de ressources et de combinaisons neuves que l'auteur a sous la main, des situations comiques et originales qu'il sait amener, de son talent dramatique pour faire ressortir les caractères. L'action est pleine de feu, et le mouvement des scènes, animé d'une chaleur vive, n'entraîne nullement le développement des caractères et ne nuit jamais à la vraisemblance. »

La combinaison générale de ce poème épique des mauvaises mœurs est un chef-d'œuvre en son genre : vingt personnages et cinq ou six intrigues s'y mêlent, s'y croisent, et, au lieu de se gêner, se renvoient mutuellement la lumière. La peinture de l'amour tendre et pur, représenté par Lodoïska, le côté romanesque et brillant de ses aventures, la description intéressante des mœurs polonaises et les élans d'un patriotisme exprimé avec chaleur et conviction, inspirent à l'auteur de séduisants tableaux, qui reposent la vue fatiguée par une longue série d'images érotiques. Ces galeries voluptueuses sont excusables, vu l'époque où vivait ce peintre des voluptés, dont la palette licencieuse a frivolement copié les vices aimables de la décadence de la monarchie, en imitant, dans sa reproduction, leur élégante mollesse. Le style de *Faublas* est pur, souple, facile, trop facile même et quelque peu vulgaire, sans cependant tomber dans la trivialité. « Peu de force et beaucoup d'agrément, dit M. Ph. Chasles, plus de grâce que d'esprit, plus d'esprit que de volupté, plus de volupté que d'observation, encore plus de légèreté que tout cela; enfin un singulier mélange de tendresse volage, d'ivresse des sens et d'imaginations follement plaisantes, font de *Faublas* une œuvre remarquable et dangereuse. » Louvet à su couvrir heureusement le dégoût qui s'attache à toute dépravation, par le charme, la variété du style et le piquant du dialogue; aussi les femmes ont-elles dévoré son livre sans songer qu'il leur arrachait l'empire en les peignant dégradées. Enfin un dernier mérite, fort rare dans un ouvrage de ce genre, c'est la justesse des tons, à laquelle l'auteur n'a manqué qu'une seule fois, lorsqu'il s'écrie, en parlant de sa mère, Adélaïde : « Comme elle était embellie depuis plus de cinq mois que je ne l'avais vue ! Que je la trouvais mieux faite encore et mieux formée, plus grande et plus jolie ! O fille tant aimable, si je n'avais été ton frère, que n'aurais-je pas fait pour être ton amant ! » Substituez le mot *mari* au mot *amant*, et la phrase deviendra admissible; telle que Louvet l'a écrite, elle révolte un sentiment sacré.

Nous n'analyserons pas ce roman; nous nous contenterons d'en donner une idée. Faublas a seize ans à son entrée dans le monde; c'est un jeune Adonis, beau, bien fait, sensible, spirituel, galant, brave et hardi. Joignez à ces avantages un tempérament de fer et de feu, et vous jugerez s'il devait faire des conquêtes. Trois femmes se trouvent intimement liées à son existence, et, chose singulière, mais fort compréhensible, il les aime toutes les trois. L'une, la marquise de B***, celle qui l'initia aux douceurs de l'amour sensuel, l'aime à la fois comme une mère et comme une amante passionnée. La seconde, la comtesse de Lignolles, est une enfant capricieuse, mariée à un barbon ridicule, qui a respecté sa candeur, et pour cause, et à laquelle Faublas fait connaître en théorie et en pratique les devoirs d'un mari. La troisième, Sophie de Pontis, lui inspire un amour sincère, et l'épouse. Partagé entre ce triple amour, Faublas vole de l'une à l'autre, préférant toujours celle avec laquelle il se trouve, et cependant gardant au fond du cœur son affection pour Sophie. Cette jeune personne se trouve être la fille d'un ami du père de Faublas, d'un Polonais, le comte Lovzinski, l'un des Bourbons et des mécontents polonaises entre l'impératrice Catherine. C'était le fruit de l'hymen du comte avec Lodoïska, un modèle de beauté et de vertu, qu'il n'avait obtenue qu'après une série d'aventures aussi extraordinaires que terribles. A la suite d'une défaite, le comte, obligé de fuir et d'errer dans les bois, eut la douleur de voir périr de faim sa chère Lodoïska, et se serait tué s'il n'avait eu un devoir à remplir, retrouver sa fille Dorliska, qui lui a été ravie. Il la retrouve, en effet, sous le nom de Sophie de Pontis, mais dans quelle situation ! entre les bras de Faublas ! Le chevalier rend l'honneur à Sophie en l'épousant. Au sortir de l'église, Lovzinski se jette dans une voiture de poste avec sa fille, qu'il enlève à son mari. Une lettre de lui annonce qu'il ne la rendra que lorsque Faublas sera digne d'elle, et que la mort de la marquise de B*** aura délivré Sophie d'une rivalité aussi dangereuse que honteuse pour elle. Désespéré, Faublas se met à la recherche de Sophie; mais, malgré son bon vouloir, sa légèreté l'emporte, et il s'oublie tantôt avec Mme de Lignolles, tantôt avec la marquise de B***, sans compter d'innombrables aventures de passage et de hasard. Il s'oublie si bien avec la première qu'il la met dans un état intéressant, et, avec la seconde, qu'il se laisse surprendre par le mari irrité, qui la tue. Mme de B*** morte, Lovzinski ramène sa Sophie à Faublas, et Mme de Lignolles, perdant la tête, se jette à l'eau. En présence de ces deux victimes de son inconduite, Faublas devient fou. Guéri, grâce au dévouement de Sophie, il ne peut jouir en paix de son bonheur, poursuivi par les fantômes vengeurs de Mme de Lignolles et de Mme de B***. C'est le châtiment de sa jeunesse orageuse et débauchée. Qui s'attendait à voir la morale couronner ce tissu d'immoralités?

Tel est le canevas sur lequel Louvet a brodé et noué si artistement les fils d'une multitude d'intrigues curieuses et intéressantes, mais souvent licencieuses. Nous ne parlerons pas des épisodes, bien que quelques-uns, notamment l'invention d'une nouvelle méthode, à l'usage des dévotes, pour se livrer aux douceurs de l'amour, méritent une mention particulière; nous ne dirons rien des personnages accessoires, quoique plusieurs d'entre eux aient une physionomie fort originale, comme le comte de Rosambert, cet espèce de Mercure galant méphistophélique, qui jette Faublas dans les bras de la marquise de B***. Nous ne reviendrons que sur le héros du roman, ce chevalier de Faublas, dont le nom est resté dans la langue le synonyme de séducteur, mais de séducteur plutôt spirituel et frivole que méchant et corrompu. Nous donnerons pour achever la peinture, un dernier coup de pinceau à son portrait. Faublas n'a ni la rouerie de don Juan ni la profondeur de Lovelace; c'est tout simplement un jeune homme aimable, peu scrupuleux sur les moyens, mais dont les passions ne sauraient aller jusqu'au crime. Il est naturel et vrai, et ce n'est pas le moindre charme de l'ouvrage de Louvet.

Quant à la suite publiée en 1815 par Mme Guenard, sous le pseudonyme de Mme de Faverolles et sous ce titre : *Madame de Lignolles ou Fin des aventures de Faublas, manuscrit inédit trouvé chez un ami de Louvet*, elle n'a ni pour le fond, ni pour la forme, aucune ressemblance avec l'ouvrage de Louvet. C'est un livre vertueux, où l'enfant mutine et folle que nous avons vue prête à aller réclamer Faublas à sa femme même, sous prétexte que c'est lui qui l'avait épousée et non M. de Lignolles, pourrait figurer parmi les concurrents au prix Montyon. L'auteur feint que la petite comtesse a été sauvée, lorsqu'elle s'est jetée à l'eau, et que, guérie, non de son amour, mais de ses folies, apprenant la noire mélancolie dans laquelle le bruit de sa mort a plongé Faublas, elle conçoit le dessein d'aller lui faire connaître sa résurrection pour rendre le calme à cette âme blessée si douloureusement. Elle accomplit son projet, et, après mille aventures de voyage, dont nous faisons grâce au lecteur, elle arrive aux lieux où languit son ancien amant. Adélaïde, la sœur de Faublas, avertie de son arrivée, accourt la supplier de ne pas jeter un nouvel élément de discorde dans un ménage déjà assez malheureux. En effet, Sophie, abusée par de faux rapports, pousse la jalousie jusqu'à vouloir se donner la mort. La franchise et la comtesse les rassure; elle revoit Faublas, apaise son chagrin et se marie avec un de ses amis, car M. de Lignolles, lui, est bien mort; c'est la seule preuve d'esprit qu'il ait donnée et le seul plaisir qu'il ait su faire à sa femme.

Le besoin de cette suite ne se faisait nullement sentir. La mélancolie de Faublas était un châtiment de ses fautes fort moral et il eût mieux valu laisser le lecteur sous cette impression. Il y a néanmoins quelque talent dans ce livre. Parmi les passages les plus remarquables, nous citerons l'entrevue de la comtesse et de Faublas, qui est très-bien traitée.

FAUBONNE s. f. (fô-bo-ne). Art culin. Espèce de potage.

FAUBOURG s. m. (fô-bour — On disait autrefois *forsbourg*. Ainsi, nous lisons dans l'ancienne *Coutume* de Toulouse, au chapitre des amendes : « Et pour ladite requête de lettre et exécution d'icelle, le sergent en la ville et *forsbourg* doit prendre cinq sols, tant pour lui que pour ses records. » Plus anciennement encore, on a dit *forbourg*, *fourbourc* et *horsbores*, comme il se trouvent dans les XIIIe et XIVe siècle. Le picard dit encore aujourd'hui *forbou*, *forbourg*. Evidemment, toutes ces formes dérivent du bas latin *foris burgum*, hors du bourg. M. Littré se demande s'il faut aussi rapporter à la même origine *fauxbourg* et *faubourg*. « Si l'on considère les textes, dit-il, on voit que *fauxbourg* est relativement récent; et, dans le bas latin même, Du Cange ne cite *falsus burgus* que dans une pièce de 1380; sans doute, on peut concevoir que des *fors-bourgs* aient été aussi appelés de *faux bourgs*, des *bourgs faux*; cependant, tant qu'on n'aura pas apporté des textes anciens qui donnent *faux bourgs*, il vaudra mieux croire que *faubourg* est une altération de *forbourg*, prononcé *fôbourg*, le parler vulgaire ayant quelquefois supprimé le *r*, puis finalement pris pour *faux bourg*. » Nous partageons complétement l'opinion de M. Littré) : Partie d'une ville située en dehors de l'enceinte : *L'ennemi a pénétré jusque dans les* FAUBOURGS. *S'emparer des* FAUBOURGS. *Demeurer au* FAUBOURG. ‖ Nom que l'on donne, dans certaines villes, et notamment à Paris, à des quartiers depuis longtemps réunis à la ville, mais qui ont conservé leur nom primitif : *Le* FAUBOURG *Saint-Antoine. Le* FAUBOURG *Montmartre. La* FAUBOURG *Saint-Marceau. Le* FAUBOURG *Saint-Germain.*

— Pop. *Faubourg souffrant*, Nom que le peuple parisien donnait facétieusement au quartier Saint-Marceau, à Paris, par une double allusion aux nombreuses fabriques d'allumettes soufrées qui y étaient établies avant l'invention des allumettes chimiques, et à la misère des habitants de ce quartier.

Faubourg Saint-Germain (Théâtre lyrique du). Ce fut un théâtre de dixième classe, dont l'existence obscure ne fut pas de longue durée, et qui vécut vers le milieu de l'année 1791. Il s'était établi à la foire Saint-Germain, dans la salle occupée auparavant par le théâtre de Monsieur, non loin des Variétés-Comiques et Lyriques, qui, venues un peu plus tard, n'eurent pas une carrière beaucoup plus longue ni beaucoup plus brillante.

Quels étaient les comédiens attachés à ce théâtricule? Personne ne le sait. Quant aux pièces qui défrayaient son répertoire, on en cite à peine deux qui soient connues : la *Servante maîtresse*, de Pergolèse, et le *Devin du village*, de Jean-Jacques Rousseau, et trois inédites : les *Fourberies de Frontin*, le *Mari jalouz*, en deux actes, musique de Lasceux, et l'*Amour travesti*, aussi en deux actes.

L'existence, probablement fort courte, de ce théâtre nous est révélée par les lignes suivantes, qui lui sont consacrées dans un recueil spécial contemporain, l'*Année théâtrale* pour l'an IX : « C'est la seule salle qui soit encore debout de toutes celles que le privilége de la foire avait fait élever. Elle servit jadis aux grands danseurs de corde, qui l'abandonnèrent aux associés, qui la laisserent à des troupes ambulantes, qui furent obligées de la laisser vide. Le quartier est plus habité que celui où est situé le théâtre des Victoires-Nationales; mais il était accoutumé à voir la comédie française, et il ne s'accommode pas facilement de mauvais cabotins qui se réunissent parfois pour lui donner la comédie, le vaudeville, l'opéra-comique et même des ballets de sabotiers. »

FAUBOURIEN, IENNE s. (fô-bou-ri-ain, è-ne — rad. *faubourg*). Celui qui habite un faubourg, et particulièrement un faubourg populaire.

Faubourien (L'AIMABLE), *journal de la canaille*, feuille qui parut du 1er au 24 juin 1848, (7 numéros in-folio) et qui fut supprimée lors de la proclamation de l'état de siége, au milieu de la terrible insurrection de Juin. Il avait pris pour épigraphe ces deux vers de Barbier :

La grande populace et la sainte canaille
Se ruaient à l'immortalité.

Le titre du journal rappelait la parole de Louis-Philippe sur les fortifications de la capitale, destinées surtout à contenir Paris et ses *aimables faubourgs*.

Quant à la canaille du sous-titre, c'était, suivant les rédacteurs : « ... non pas cette lie de la société corrompue par la misère et l'ignorance... Non ! la *canaille*, c'est tout ce qui blas, apaise son chagrin et se marie avec un de ses amis, car M. de Lignolles, lui, est bien mort; c'est la seule preuve d'esprit qu'il ait donnée et le seul plaisir qu'il ait su faire à sa femme.

Le besoin de cette suite ne se faisait nullement sentir. La mélancolie de Faublas était un châtiment de ses fautes fort moral et il eût mieux valu laisser le lecteur sous cette impression. Il y a néanmoins quelque talent dans ce livre. Parmi les passages les plus remarquables, nous citerons l'entrevue de la comtesse et de Faublas, qui est très-bien traitée.

FAUBONNE s. f. (fô-bo-ne). Art culin. Espèce de potage.

FAUBOURG s. m. (fô-bour — On disait autrefois *forsbourg*. Ainsi, nous lisons dans l'ancienne *Coutume* de Toulouse, au chapitre des amendes : « Et pour ladite requête de lettre et exécution d'icelle, le sergent en la ville et *forsbourg* doit prendre cinq sols, tant pour lui que pour ses records. » Plus anciennement encore, on a dit *forbourg*, *fourbourc* et *horsbores*, comme il se trouvent dans les XIIIe et XIVe siècle. Le picard dit encore aujourd'hui *forbou*, *forbourg*. Evidemment, toutes ces formes dérivent du bas latin *foris burgum*, hors du bourg. M. Littré se demande s'il faut aussi rapporter à la même origine *fauxbourg* et *faubourg*. « Si l'on considère les textes, dit-il, on voit que *fauxbourg* est relativement récent; et, dans le bas latin même, Du Cange ne cite *falsus burgus* que dans une pièce de 1380; sans doute, on peut concevoir que des *fors-bourgs* aient été aussi appelés de *faux bourgs*, des *bourgs faux*; cependant, tant qu'on n'aura pas apporté des textes anciens qui donnent *faux bourgs*, il vaudra mieux croire que *faubourg* est une altération de *forbourg*, prononcé *fôbourg*, le parler vulgaire ayant quelquefois supprimé le *r*, puis finalement pris pour *faux bourg*. » Nous partageons complétement l'opinion de M. Littré) : Partie d'une ville située en dehors de l'enceinte : *L'ennemi a pénétré jusque dans les* FAUBOURGS. *S'emparer des* FAUBOURGS. *Demeurer au* FAUBOURG. ‖ Nom que l'on donne, dans certaines villes, et notamment à Paris, à des quartiers depuis longtemps réunis à la ville, mais qui ont conservé leur nom primitif : *Le* FAUBOURG *Saint-Antoine. Le* FAUBOURG *Montmartre. La* FAUBOURG *Saint-Marceau. Le* FAUBOURG *Saint-Germain.*

— Pop. *Faubourg souffrant*, Nom que le peuple parisien donnait facétieusement au quartier Saint-Marceau, à Paris, par une double allusion aux nombreuses fabriques d'allumettes soufrées qui y étaient établies avant l'invention des allumettes chimiques, et à la misère des habitants de ce quartier.

Faubourg Saint-Germain (THÉÂTRE LYRIQUE DU). Ce fut un théâtre de dixième classe, dont l'existence obscure ne fut pas de longue durée, et qui vécut vers le milieu de l'année 1791. Il s'était établi à la foire Saint-Germain, dans la salle occupée auparavant par le théâtre de Monsieur, non loin des Variétés-Comiques et Lyriques, qui, venues un peu plus tard, n'eurent pas une carrière beaucoup plus longue ni beaucoup plus brillante.

Quels étaient les comédiens attachés à ce théâtricule? Personne ne le sait. Quant aux pièces qui défrayaient son répertoire, on en cite à peine deux qui soient connues : la *Servante maîtresse*, de Pergolèse, et le *Devin du village*, de Jean-Jacques Rousseau, et trois inédites : les *Fourberies de Frontin*, le *Mari jalouz*, en deux actes, musique de Lasceux, et l'*Amour travesti*, aussi en deux actes.

L'existence, probablement fort courte, de ce théâtre nous est révélée par les lignes suivantes, qui lui sont consacrées dans un recueil spécial contemporain, l'*Année théâtrale* pour l'an IX : « C'est la seule salle qui soit encore debout de toutes celles que le privilége de la foire avait fait élever. Elle servit jadis aux grands danseurs de corde, qui l'abandonnèrent aux associés, qui la laisserent à des troupes ambulantes, qui furent obligées de la laisser vide. Le quartier est plus habité que celui où est situé le théâtre des Victoires-Nationales; mais il était accoutumé à voir la comédie française, et il ne s'accommode pas facilement de mauvais cabotins qui se réunissent parfois pour lui donner la comédie, le vaudeville, l'opéra-comique et même des ballets de sabotiers. »

FAUBOURIEN, IENNE s. (fô-bou-ri-ain, è-ne — rad. *faubourg*). Celui qui habite un faubourg, et particulièrement un faubourg populaire.

Faubourien (L'AIMABLE), *journal de la canaille*, feuille qui parut du 1er au 24 juin 1848, (7 numéros in-folio) et qui fut supprimée lors de la proclamation de l'état de siége, au milieu de la terrible insurrection de Juin. Il avait pris pour épigraphe ces deux vers de Barbier :

La grande populace et la sainte canaille
Se ruaient à l'immortalité.

Le titre du journal rappelait la parole de Louis-Philippe sur les fortifications de la capitale, destinées surtout à contenir Paris et ses *aimables faubourgs*.

Quant à la canaille du sous-titre, c'était, suivant les rédacteurs : « ... non pas cette lie de la société corrompue par la misère et l'ignorance... Non ! la *canaille*, c'est tout ce qui